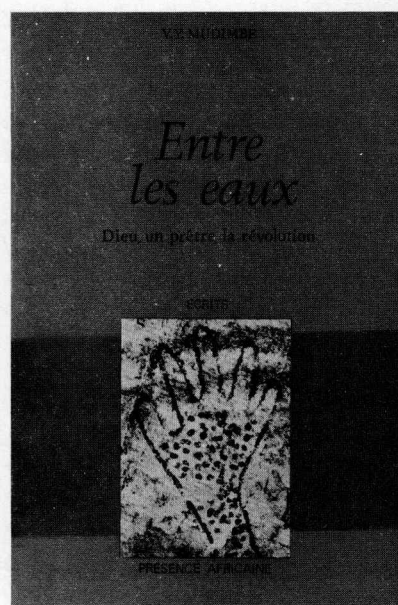
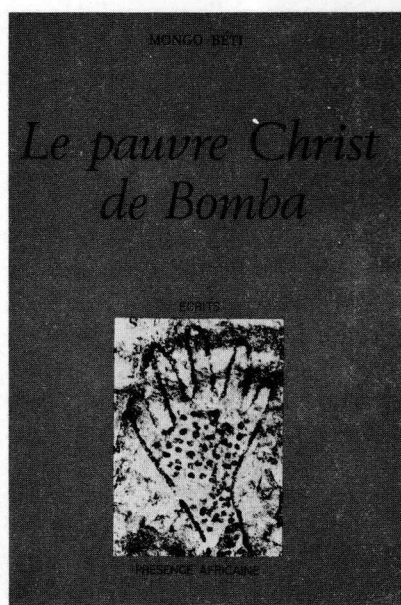


LIBRES PROPOS

à propos
de
deux livres



culture africaine et église africaine

V.Y. MUDIMBE

Entre les eaux,

Présence africaine, Paris, 1975.

MONGO BETI

Le pauvre Christ de Bomba,

Présence africaine, Paris, 1976, réédition.

Deux romans, un problème.

Quinze ans après l'Indépendance de la plupart des pays africains, il est intéressant de faire le point sur le chemin parcouru par l'Église en Afrique depuis qu'elle a pris en main son destin.

Mongo Béti et V.Y. Mudimbe présentent dans les livres cités ci-dessus, le même problème sous deux aspects totalement différents.

Pour Mongo Béti dans « le pauvre Christ de Bomba », c'est la vie

d'une « mission » traditionnelle telle que l'a voulue et animée un missionnaire lui aussi traditionnel. Il est tout à fait à côté de la vie des gens, ignorant tout de leur culture, certain de n'avoir rien à en apprendre.

V.Y. Mudimbe, lui, retrace de façon cruciale, à travers l'aventure extraordinaire de Pierre, son héros, le drame du conflit des cultures lié à l'évangélisation avec toutes ses conséquences de dépersonnalisation des individus.

Un type d'homme.

Le missionnaire de Mongo Béti, le R.P. Drumont, responsable de la mission de Bomba, incarne le missionnaire type : homme de Dieu d'un dévouement sans borne, d'une piété solide, sûr de posséder

la vérité, toute la vérité, la seule digne de ce nom – vérité à laquelle les hommes n'ont aucune raison de ne pas adhérer puisqu'il a tout sacrifié pour venir la leur annoncer.

Un homme de Dieu tourmenté par le péché des autres, le péché de la chair bien entendu qu'il faut à tout prix extirper de ces âmes damnées.

Un homme de Dieu qui veut sincèrement le bien des gens, mais le bien tel que lui le conçoit, tel qu'il l'a appris en Europe et tel, du reste, qu'il ne peut y en avoir de meilleur.

Un homme de Dieu qui est là pour enseigner et surtout pas pour se laisser enseigner, ce qui cependant lui aurait appris bien des choses et éviter bien des erreurs. Que de fois ses paroissiens ne lui disent-ils pas : « Comment, Père, depuis si longtemps que tu es avec nous, tu

ne sais pas encore que... tu ne connais pas encore ce qui s'est passé dans tel village, dans telle famille ? » Non, il n'a pas à entrer dans la vie de son peuple. « Son » peuple doit venir à lui, l'écouter, lui obéir, se faire pardonner... Ne va-t-il pas jusqu'à se laisser identifier à Jésus-Christ ? (Pauvre Jésus-Christ !)

Aussi, lorsque ce prêtre dévoué, fondamentalement droit, mais d'une rare sévérité découvre qu'à son nez et à sa barbe s'est développée dans sa « Sixa » (1) une incroyable entreprise de débauche, il sombre dans le désespoir de quelqu'un à qui brutalement s'impose l'échec de sa vie.

Une époque « héroïque »

Le pauvre christ de Bomba, c'est aussi une époque – celle qu'on a appelé « les temps héroïques de la mission ».

Le missionnaire en est le héros sur la brèche jour et nuit, sous la chaleur accablante, sillonnant la brousse à pied ou en vélo, vivant pauvrement mais sachant se faire donner de quoi vivre lors de ses tournées, et recevant d'Europe les subsides nécessaires à ses différentes entreprises.

Héros souvent seul qui accepte avec abnégation, comme signe de son amour, une solitude qu'auraient pu combler en grande partie des amitiés jugées impossibles. Pouvait-on être l'ami des Noirs ?

(1) Sixa : Dans chaque mission catholique du Sud-Cameroun, il existe une maison qui abrite, en principe, des jeunes filles fiancées : c'est la sixa. Toute femme indigène désirant se marier conformément à l'orthodoxie catholique romaine doit effectuer un séjour à la sixa, pouvant varier de deux à quatre mois compte non tenu des cas extraordinaires, qui sont nombreux. Les défenseurs de l'institution proclament son utilité, sinon sa nécessité : ne prépare-t-elle pas les femmes à leur rôle de mères de famille chrétiennes ? Cette justification est, bien entendu, contestée par d'autres. Ce qui est certain, c'est que les pensionnaires de la sixa sont astreintes chaque jour à des travaux manuels de plus de dix heures. (Note originale de l'ouvrage.)

Une époque qui a vu arriver sur les mêmes bateaux colonisateurs, commerçants et missionnaires. On en a souvent fait le reproche à ces derniers, mais, au fait, pouvaient-ils venir autrement ?

Une époque où l'on a vu l'Afrique systématiquement organisée et exploitée en fonction de ses richesses naturelles et des besoins des métropoles.

Une époque aussi où, croyant servir Dieu, les missionnaires se sont acharnés à détruire toute une partie du patrimoine culturel africain représenté en grande partie par d'authentiques œuvres d'art, des fétiches pour la plupart. Aujourd'hui, on regrette amèrement ce pillage, c'est un peu tard.

Époque héroïque, certes, mais où l'héroïsme n'a pas été tout entier du même côté. Les milliers d'Africains qui ont payé de leur vie la prospérité de « nos colonies » en témoigneraient.

Bref, une époque qui, à l'échelle du temps, demeurera une parenthèse dans la vie du continent africain, mais une parenthèse déterminante, d'une part dans la voie d'une rencontre de deux civilisations radicalement différentes, et d'autre part dans celle de l'annonce de l'évangile, car il faut bien le reconnaître, les chrétiens en Afrique se comptent par millions. Il est des églises qui y sont vivantes, où la Mission est à juste titre remise en question afin que la foi soit mieux comprise, vécue et annoncée, ce que finalement seuls les Africains peuvent réaliser.

Un drame humain... Le drame d'un peuple

L'œuvre de V.Y. Mudimbe « Entre les eaux » pose de façon plus radicale le problème de la rencontre des cultures.

On voit encore au Zaïre, sur la route de Matadi à Kinshasa, une grande inscription commémorant la date à laquelle, grâce à la route et au chemin de fer, le « bassin du Congo fut ouvert à la Civilisation ».

Cette plaque commémorative en dit long sur la mentalité occidentale de l'époque (mais est-elle tout à fait disparue ?) qui ne concevait pas l'existence d'une autre civilisation que la sienne. De là sont venues toutes les incompréhensions, les erreurs, les injustices dont s'est assortie la colonisation. Il n'était pas pensable que les Noirs, ces « êtres primitifs », aient une civilisation, cela faisait rire. Donc, il n'y avait aucune raison de chercher à la connaître, la comprendre, encore moins s'en imprégner. Pierre, le héros de Mudimbé, est un être écartelé. La civilisation occidentale, la seule qui pouvait mettre en valeur ses capacités, s'est imposée à lui, l'a violé, l'a fait autre. Il n'est pas occidental, malgré ses études en Europe, et il ne le sera jamais. Il n'est plus Africain et ne peut le redevenir.

Le drame de l'Afrique.

Pierre est un héros, il vit un drame, celui de son peuple, celui de l'Afrique en quête d'elle-même, en quête d'authenticité. Pierre est prêtre, il est sincère. Sa formation l'a rendu étranger aux siens, à son peuple, mais son amour le pousse irrésistiblement à les rencontrer dans la lutte, dans la révolution. Il y retrouve ses frères avec qui il n'a plus rien de commun – sinon la couleur de la peau. Pierre n'est plus un Noir, il n'est pas non plus un Blanc. Il est déstructuré sans être acculturé. Il en prend brutalement conscience, se réfugie dans son sacerdoce, se veut pleinement homme de Dieu pour les siens et avec eux, mais peut-on l'être si l'on n'est plus un homme tout

court ? Et c'est parce qu'il n'est pas reconnu par ses frères qu'il est rejeté comme un traître.

Et si l'Afrique avait quelque chose à nous dire ?

Ces deux romans demeurent d'une vivante actualité.

Certes, plus de quinze ans après l'Indépendance, alors que l'Église d'Afrique est en majeure partie entre les mains des Africains, la mission de Bomba n'est plus qu'un souvenir. Souvenir encore récent dont les uns et les autres tirent des leçons diverses qui vont du : « Qu'on planifie en bon ordre le départ des missionnaires » aux appels répétés en faveur d'une collaboration fraternelle entre Églises à condition que le clergé étranger accepte une redistribution de l'autorité, change radicalement d'attitude et se mette sincèrement au service de l'Église particulière qui l'accueille.

Et puisque V.Y. Mudimbe est un citoyen zaïrois, on peut ici parler de ce que vit actuellement l'Église zaïroise, à Kinshasa en particulier.

Recherche d'authenticité.

Le Cardinal Malula, premier et véritable héraut de l'authenticité avant que celle-ci ne soit présentée comme une valeur politique, a engagé l'Église de son diocèse sur le chemin de l'Africanité. On connaît son projet fondamental : « Les missionnaires ont évangélisé l'Afrique, les négroafricains vont maintenant africaniser le Christisme ». Et l'évêque de Kinshasa, patiemment, depuis des années prend les moyens de parvenir à ce but. Dans un pays où toute vie, toute joie, toute peine s'exprime,

s'extériorise, c'est d'abord la liturgie qui devient africaine. Il faut avoir participé à une messe dominicale en rite zaïrois, célébrée par des Zaïrois, pour comprendre à quel point la liturgie romaine avait sclérosé la vie de prière d'un peuple qui ne demande qu'à chanter, danser, dialoguer avec le prêtre, manifester collectivement sa ferveur. Ce sont là des moments inoubliables, intraduisibles dans le cadre étroit d'un document écrit.

Il faudrait aussi mentionner les mesures prises par le gouvernement à l'encontre des mouvements de jeunesse. Ceux-ci étaient en effet la réplique fidèle des mouvements d'Action Catholique que nous connaissons en Europe. Au nom de l'authenticité ils ont été prohibés par le Gouvernement au même titre que les prénoms chrétiens, les cours de religion dans les écoles, etc.

Or, à la suite de ces diverses interdictions, un prêtre zaïrois lança une formule nouvelle pour animer les jeunes chrétiens. Formule inspirée des étapes traditionnelles de l'initiation mais en harmonie avec la connaissance de l'évangile. Ce « mouvement » a pris le nom de « bilinge mwinda », ce qui signifie « jeunes lumières ». Il connaît depuis plusieurs années un succès infiniment plus grand que les anciens mouvements d'Action Catholique, se répand dans tout le pays, regroupe régulièrement des centaines de jeunes dans les différentes paroisses pour des réunions, des retraites, des recollections, et personne n'a jamais pensé qu'il pouvait tomber sous le coup des mesures gouvernementales.

Enfin, et c'est peut-être l'initiative la plus prometteuse pour l'avenir de l'église de Kinshasa : devant le petit nombre de prêtres autochtones (une dizaine pour une ville de bientôt deux millions d'habitants) et la présence massive des missionnaires étrangers, le cardinal Malula a décidé que les cadres de son église seraient zaïrois, prêtres

ou laïcs. Pour ce faire, il a institué un cycle de formation de trois ans destiné à des chrétiens stabilisés dans la vie professionnelle et conjugale, et capables de devenir responsables dans l'église. Les responsabilités peuvent être diverses, mais déjà huit de ces chrétiens ont été officiellement institués responsables de paroisse. Non seulement ils assument effectivement cette tâche, mais participent à la responsabilité collégiale avec les autres prêtres.

Les missionnaires ont d'abord accueilli avec beaucoup de réserve cette initiative, puis, sollicités par l'évêque d'y participer activement, ils ont fini par entrer dans le projet. Aujourd'hui, bon nombre d'entre eux consacrent un temps appréciable à former ceux qui demain donneront, enfin, à l'église son visage africain... et cela, nous le savons, seuls des Africains peuvent le faire.

Certes, il ne faut jamais généraliser et tirer d'une situation particulière des conclusions trop vastes ou trop hâtives, mais nous savons que ce qui se passe au Zaïre, à Kinshasa en particulier, est considéré avec beaucoup d'attention par bien d'autres églises en Afrique.

En tout cas, pour nous chrétiens des pays évangélisateurs, ce n'est pas la relève que nous saluons avec joie, mais la satisfaction de voir se faire par elle-même une église qui, ne se reconnaissant pas dans des structures occidentales, se retrouve dans l'évangile de Jésus-Christ lorsqu'enfin elle peut l'appréhender avec son intelligence propre, le vivre et l'exprimer à travers sa propre culture (1).

Pierre Delahaye

(1) Cf. Présence africaine, n° 96, « Civilisation noire et éducation », le dossier n° 5 « Civilisation noire et religion ».

Meinrad P. Hebga, « Émancipation d'églises sous tutelle », collection Culture et Religion, Présence africaine, Paris 1976.